

Les Helvétètes underground de Weinberger

A Arles sont présentées les images de l'ouvrier-photographe, centrées sur les marginaux, loubards ou homo

PHOTOGRAPHIE

ARLES - envoyée spéciale

De loin, la vie de Karlheinz Weinberger à Zurich semblait réglée comme une horloge suisse : ouvrier chez Siemens jusqu'à la retraite, il n'a jamais changé d'employeur. Il n'a presque jamais voyagé, habitait chez sa mère et n'a déménagé qu'une fois, quand elle est morte, pour prendre l'appartement situé deux étages plus haut. Et pourtant, son existence fut tout sauf conformiste. «*Ma vie commence le vendredi soir et se termine le lundi matin*», disait ce photographe amateur, mort en 2006, et dont les images étonnantes sont présentées dans une exposition très réussie aux Rencontres d'Arles.

Tous les week-ends, pendant toute sa vie, Weinberger a en effet bâti de façon obsessionnelle une œuvre d'une grande cohérence, construite autour de deux axes : le corps masculin et la marginalité. Dans le Zurich conservateur des années 1950, l'homosexualité de Weinberger faisait de lui un être en dehors des clous. Peut-être est-ce la raison pour laquelle, dans sa vie de photographe, il a toujours été attiré par les groupes en rébellion contre la société et ses codes : d'abord les Halbstarke ou «demi-durs», loubards vêtus de blue-jeans et adorateurs d'Elvis Presley, puis les clubs de motards aux accoutrements très étudiés. Sur sa carte de visite, Weinberger décrivait ainsi ses deux spécialités de photographe : «*Le portrait et l'extraordinaire*».

Faussement féroces

Dans son œuvre redécouverte en 2011, c'est la partie sur les rebelles suisses qui est la plus connue : attiré par ces jeunes gens en rupture qui, dans les années 1960, traînent en bandes et narguent les bourgeois avec leurs vestes cloutées et leurs jeans denim, Karlheinz Weinberger les côtoie et sympathise. L'ouvrier-photographe va même transformer son appartement en un refuge où les jeunes pourront se détendre, écouter de la musique – lui qui aime plutôt Wagner se met à leur acheter des disques de rock –, boire, fumer et discuter des nuits entières.

Il les prend aussi en photo : de 1958 à 1963, il les fait poser dans son salon devenu studio, pour des portraits individuels ou en couple, où ils s'affichent crânement avec des airs de cow-boy, la chevelure en choucroute. Ou en plein



Une photographie de Karlheinz Weinberger, en 1962. KARLHEINZ WEINBERGER, 1962, AVEC L'AIMABLE AUTORISATION DE LA GALERIE ESTHER WOERDEHOFF

air, lorsqu'ils descendent en groupe à la fête foraine et sur l'île Saint-Pierre (au milieu du lac de Biemme, en Suisse), un paradis terrestre où ils refont le monde entre eux, faussement féroces et vraiment amoureux.

Les images soulignent leur camaraderie, leur attitude bravache, et insistent sur la créativité de leur look, très largement «fait maison». Karlheinz Weinberger consacre des séries entières à leurs vêtements : les boucles de ceinture ornées de photos de leurs idoles, James Dean et Presley. Les chaînes et les dessins dont ils ornent leurs

Les images soulignent leur camaraderie, leur attitude bravache et la créativité de leur look

vestes. Et surtout les jeans, qui sont à l'époque un objet rare et un marqueur social – une seule boutique en vend à Zurich.

La braguette est elle-même une œuvre d'art, parée de clous, chaînes, boulons et ficelles qui rendent l'entrejambe visible et provocante au possible. Des images à la fois documentaires et tendres donc, où l'on voit un groupe refuser les codes de la bonne société suisse en se forgeant son propre langage esthétique, inspiré d'un ailleurs fantasmé.

François Cheval, le spécialiste qui s'est plongé dans les archives du photographe suisse rachetées par la galeriste Esther Woerdehoff, a cependant voulu élargir le propos sur l'artiste, dont l'œuvre

a été trop réduite, selon lui, à sa dimension ethnologique. «*Il y a chez lui une constante, une vision dont il n'a jamais dévié : cette écriture autour du corps masculin, qui va bien au-delà de la fascination homosexuelle*», explique-t-il.

La pelle et la truelle

Et de fait, Karlheinz Weinberger a photographié les hommes, avant tout. Leur sourire, leurs yeux, leurs épaules, leurs fesses. La vision d'un photographe admiratif et désireux qui mérite que l'on s'y penche – pourquoi devrait-on considérer ce regard comme

« Cette écriture artistique va bien au-delà de la fascination homosexuelle »

FRANÇOIS CHEVAL
commissaire de l'exposition

acceptable et « artistique » uniquement lorsqu'il concerne un modèle féminin (et, a fortiori, un photographe hétérosexuel) ?

L'exposition montre bien comment Weinberger est allé au-delà des poses homoérotiques convenues de l'époque. Il a certes travaillé pour *Der Kreis*, magazine de la communauté homosexuelle, mais ses photos ne montrent pas des éphèbes aux poses lascives dans des décors sophistiqués rappelant vaguement l'Antiquité : on y voit surtout de simples ouvriers au travail, sur des chantiers, maniant la pelle et la truelle.

L'anatomie de l'homme

C'est donc le corps masculin au naturel, dans sa simplicité et sa beauté évidentes, qui intéresse Karlheinz Weinberger.

Mais l'ouvrier qu'il était ne s'est jamais vraiment intégré dans la communauté homosexuelle zurichoise, dont les figures principales venaient des classes supérieures. Il préférait la compagnie de ses pairs ouvriers, et en particulier les immigrés italiens venus chercher du travail en Suisse, ou bien celle des rebelles helvétiques, voire des motards à l'hétérosexualité affirmée.

Cette obsession pour l'anatomie de l'homme est allée très loin : dans une vidéo, un prostitué nommé Alex détaille le rituel païen qu'avait mis en place le photographe. Régulièrement, il conviait chez lui des hommes pour les photographier en train de se masturber – sans pour autant avoir de relation sexuelle avec eux... Les images de Weinberger, son violon d'Ingres et son espace de liberté, sa source de plaisir et d'affirmation de soi devenant, cette fois, les accessoires essentiels à une célébration de la fécondité masculine. ■

CLAIRE GUILLOT

Swiss Rebels, Karlheinz Weinberger, Rencontres d'Arles, Magasin électrique. Jusqu'au 24 septembre. De 10 heures à 19 h 30. 12 €. (Cat. exp. : éd. Steidl, 240 p., 60 €)

En Sardaigne, un patrimoine préhistorique en souffrance

Mégalithes déplacés, ruines défigurées : une exposition à Cagliari dénonce le mauvais sort fait aux vestiges de l'île

PATRIMOINE

L'cri d'alarme de Sergio Frau résonne dans le hall de l'aéroport de Cagliari, en Sardaigne. Là se tient, jusqu'au 31 octobre, l'exposition «*Omphalos, il primo centro del mondo*», «*Nombri [en grec ancien], le premier centre du monde*». En 300 photos, cartes et documents, le commissaire, écrivain, journaliste et cofondateur du quotidien italien *La Repubblica*, met en lumière le riche patrimoine préhistorique en souffrance de son île natale. Les dangers qui menacent les innombrables vestiges malmenés, ou ignorés, de la Sardaigne, située au centre de l'immense planisphère déployé à l'entrée de l'exposition.

Sur la carte archéologique illustrée de l'île, 113 sites sont répertoriés, loin d'être tous protégés, si-

non mis en valeur. Alors, Sergio Frau est monté au front pour dénoncer les mégalithes déplacés, les nuraghes oubliés, ces quelque 20 000 tours érigées par les Tyrrhéniens à l'âge du bronze et premier âge du fer (1700-1000 av. J.-C.), perdus sous la végétation, et que l'on prend pour des collines (*Le Monde* du 4 juillet 2015). Ou encore les *domus de janas*, tombeaux dits «des fées» (4000-2000 av. J.-C.), creusés dans la roche et ornés d'éléments symboliques, livrés à tous vents sans protection.

Telles des grottes, ces nécropoles préhistoriques se nichent derrière les buissons sauvages, ou en balcon, à flanc de colline. A la pointe sud de la Sardaigne, celle de Montessu abrite trente-cinq tombeaux, certains portant des cercles concentriques gravés en série. La plus vaste des tombes, sans doute clanique, est percée de trois

trous comme ceux d'un visage de l'au-delà observant le monde des vivants. En contrebas, dans la plaine, se trouve le plus haut menhir de l'île, mesurant cinq mètres. Peu de ces trésors sont documentés. «*La Sardaigne ne publie rien*», déplore Sergio Frau.

« Mise en scène inacceptable »

Pour parfaire sa démonstration, le commissaire de l'exposition décide d'une visite de terrain près de Sorgono, au centre de l'île. Il entraîne dans son sillage les scientifiques présents. L'académicien Azedine Beschaouch, archéologue et ancien maire de Carthage (Tunisie), le géologue-cartographe Andrea Cantile et Franco Farinelli, professeur de géographie ancienne à l'université de Bologne, suivent l'éclairé d'un bon pas, à l'assaut des pentes vallonnées où prospère le

blé dur, précieux pour la *pasta*. Se frayant un chemin entre les buissons odorants de myrte, genièvre et armoise pour gagner l'ombre de chênes-lièges aux troncs nouveaux, la petite troupe bute sur des menhirs renversés.

Selon Francesco Manca, archéologue amateur, ces pierres de granit «*dressées lors de leur découverte, en 1888, formaient un arc de cercle*». Deux cents menhirs avaient alors été dénombrés dans le secteur. Le champ fut acheté par la mairie, et ils avaient été placés en file indienne pour créer un alignement et attirer les touristes. «*C'est un sacrilège, une mise en scène inacceptable, s'empare Franco Farinelli. On déforme à la fois les données topographiques, archéologiques et historiques en nous faisant croire qu'on est à Carnac ou à Stonehenge*». Il n'existerait aucun relevé précis de la dis-

position originale des pierres. Sorgono est omniprésent dans l'art décoratif sarde : sur les petites cloches circulaires en bronze ou cuivre qui ornent les costumes de fêtes, dans la rosace de grès rose de la chapelle San Mauro, ou la céramique traditionnelle. Sur les bas-reliefs des sarcophages, on voit le défunt tendre d'une main un disque à saisir, comme dans une course de relais. Un geste perpétué par des petits soldats de bronze, les ex-voto, trouvés par centaines dans les sépultures, dont on admire la grâce au musée de Cagliari.

Pour Sergio Frau, la Sardaigne serait le premier centre du monde, avant Delphes pour les Grecs. Hypothèse à laquelle il vient de consacrer une somme de 1 000 pages, *Omphalos, il primo centro del mondo* (Nur Neon), titre de l'exposition de Cagliari. Y sont confron-

tés les textes et les mythes des Anciens et des Modernes, de Platon à Freud, Jacques Le Goff ou Mircea Eliade, mais aussi les croyances d'Orient et d'Occident, comme le symbole du mont Meru, axe du monde pour les hindous.

Citant l'historien Apulée (125-175 apr. J.-C.) – «*Ce que personne ne connaît n'est pas arrivé*» –, Sergio Frau veut rompre le silence : «*Puisque ce qu'on raconte ici s'est vraiment passé, mieux vaut qu'on le sache. Tout le monde s'est tu lors de la destruction de l'amphithéâtre de Cagliari*». Et il exhibe des photos de l'édifice romain, reconstruit en un stade flambant neuf. Ce dont il ne se remet pas non plus. ■

FLORENCE EVIN

Omphalos, il primo centro del mondo, aéroport de Cagliari (Sardaigne), jusqu'au 31 octobre. Entrée gratuite.